



Celle qui

crée sa liberté

laire Belda est une fonceuse. Allier créativité et entreprenariat, elle en rêvait depuis longtemps. Elle l'a fait en 2011, alors âgée de 22 ans, en lançant sa marque Corailindigo. Elle a toujours aimé le dessin et les arts plastiques, a suivi pendant dix ans des cours aux Beaux-Arts d'Angers - sa ville natale - avant de suivre un cursus artistique en effectuant d'abord une licence d'arts plastiques. puis en intégrant une école de graphisme et d'illustration. « J'aime pouvoir toucher à tout, aussi bien au film d'animation qu'à la pâte à modeler, à la peinture et au dessin. », souligne-t-elle. Par dessus tout, elle aime pouvoir être créative sans cadre strict et imposé. Sentir qu'elle est libre. Qu'elle peut mettre de la couleur partout. « Étudiante, je m'achetais beaucoup d'objets de créateurs et je me disais que j'aimerais avoir mes dessins sur ces objets. Être entrepreneure me plaisait aussi. Pouvoir être plus que têtue parce que c'est moi qui prend les décisions ! Je me suis lancée comme autoentrepreneure et j'ai tout de suite fait un site. », se souvient Claire. Ses premiers produits sont des badges et des miroirs de poche, sur lesquelles elle peint. Toujours à l'aquarelle. Pour la légèreté, la fluidité et la nuance dans les couleurs. Depuis, elle a développé sa gamme de produits, toujours fabriqués en France, une règle fixée dès le début de l'aventure, par éthique et par simplicité. Sacs, trousses, coussins, étiquettes... Claire Belda fait fructifier son activité, en se diversifiant et en élargissant de plus en plus ses points de vente, en e-shop ou boutique physique, d'abord dans le Grand ouest, puis en France, et en Europe. Et en 2015, elle constate que les clientes, très majoritairement des femmes, demandent des étiquettes nominatives, des logos, en bref, des illustrations personnalisées. Parfois pour des mariages ou des baby showers aussi. « J'ai trouvé ça génial, ca me plait énormément l'idée de créer leur logo puis le décliner sur des étiquettes, des masking tape, de leur proposer un packaging et un suivi! C'est 100% personnalisé. », s'enthousiasme-t-elle. Et la commande n'écrase en rien son côté créatif

Au contraire, elle part du postulat que les clientes la contactent pour son univers, coloré, fleuri et animalier. « J'aime faire ce que j'ai envie. Je prends évidemment en compte leurs informations. Je passe beaucoup de temps au téléphone avec elles. Mais l'essaye de suivre mes idées et l'ose faire ce que i'ai envie. Je fonce, c'est souvent ce qu'on me dit. Je suis têtue mais je ne vais pas droit dans le mur, je suis quand même réfléchie! », rigole la créatrice. Pareil lorsqu'elle s'est lancée dans Corailindigo. Elle ne se souvient pas avoir eu des craintes ou des doutes : « Je me suis mise des œillères ie crois à ce moment-là. Mais je sortais de l'école, je n'avais pas de boulot en contrat et pas d'enfant. C'est plus simple qu'une reconversion qui survient plus tard dans une vie. Et puis i'étais très bien entourée, ca compte beaucoup ! » Sa mère est artiste-conteuse et son père, entrepreneur. Ils l'ont soutenue et encouragée. Aiguillée même pour qu'elle rencontre d'autres chefs d'entreprise. Mais le résultat, elle le doit à elle-même. « Je me suis battue pour que ca marche! Les bénéfices arrivent au bout de 2 / 3 ans, ca ne vient pas d'un coup. Il faut tout mettre en place, instaurer une relation de confiance avec chaque interlocuteur/trice. », précise Claire qui, dès le départ, souhaitait travailler à domicile, malgré l'inconvénient de la potentielle solitude au fil de la journée. Régulièrement au téléphone ou en lien avec sa communauté sur les réseaux sociaux, elle avoue palier à ce problème, « même si ca manque un peu de voir du monde ». À l'avenir, elle aimerait pouvoir collaborer avec une stagiaire pour développer les tutos DIY - do it yourself - qu'elle poste d'ores et déjà sur Internet. « C'est compliqué de recevoir quelqu'un chez soi mais j'ai quand même un atelier. Ca me plairait d'avoir une stagiaire et de pouvoir lui apporter ce que moi je n'ai pas eu lorsque j'étais en stage à Paris. J'apportais le café... », sourit-elle, avec une légère moue. Pour l'instant, tout ce qu'elle retient et qu'elle partage avec celles, et ceux, qui souhaiteraient se lancer, sans trop oser : « C'est un bonheur de faire ce que l'on aime ! »

MARINE COMBE





ÉDITO I LA JOURNÉE DES FEMMES... PARDON?

PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

Combien de temps encore aura-t-on le débat autour de la Journée internationale pour les droits des femmes? Celui qui interroge la nécessité d'un jour soi-disant consacré à la Femme. STOP. Il ne s'agit pas de servir la soupe aux femmes une fois par an. Mais de mettre en lumière les luttes féministes et les inégalités subsistant encore à travers le monde. Evidemment, on peut émettre le souhait que le 8 mars ne devienne à l'avenir que le 8 mars. Que l'égalité des sexes régisse toutes les sociétés. Mais comme on sait aussi que rien n'est jamais acquis, on se dit que ce n'est pas pour demain, la disparition de cette Journée internationale. Surtout lorsque l'on entend au détour d'une conversation (croix de bois, croix de fer, c'est une vraie anecdote) : « Je ne comprends pas l'intérêt du 8 mars. Encore que l'on commémore les armistices ok, mais la journée des femmes, j'vois pas le but. On parle de combat mais y a pas eu de morts. » Passons la stupidité (infinie) d'une comparaison avec les guerres. Passons l'ignorance autour du 8 mars qui n'est pas, on le répète mais franchement on en a ras-la-culotte, la journée des femmes, mais une journée de lutte pour les droits des femmes. Mais revenons sur les morts. Ou plutôt les mortes. Elles sont mortes à la suite d'avortements clandestins, elles sont mortes sur l'échafaud pour avoir défendu les droits des femmes, elles sont mortes brûlées vives parce que la tradition veut qu'une veuve se suicide à la mort de son époux, elles meurent tous les jours sous les coups de leurs maris... Elles sont mortes et elles meurent parce qu'elles sont femmes. Parce qu'elles sont femmes, bordel de merde! Comme l'a dit Benoite Groult : « Le féminisme n'a jamais tué personne. Le machisme tue tous les jours. » On peut rajouter que les féminismes ne tuent personne, si ce n'est les idées reçues! À Rennes, du 1er au 19 mars, les inégalités subsistant dans le domaine du sport et dans le secteur de la culture sont au centre des rencontres, conférences, projections, spectacles et matchs. Féministes tant qu'il le faudra, putain!



Face à un terme qui n'a pas bonne réputation, une poignée de bons mots vaut souvent mieux qu'un statu quo que l'on croit douillet. À rebours de l'irritant « je ne suis pas féministe, mais... », on n'invoquera jamais trop de raisons d'exiger l'égalité. » C'est ainsi que la journaliste Clarence Edgar-Rosa (Causette, ELLE, blog pouletrotique.com...) introduit son ouvrage Les gros mots - abécédaire joyeusement moderne du féminisme, publié aux éditions Hugo Doc en octobre 2016. Que l'on soit déià bien initiée-s ou non aux théories féministes, à l'intersectionnalité, aux combats LGBTI+, aux différentes vagues et courants du féminisme, peu importe, ce bouquin est de première nécessité pour tou-te-s! Un guide ou un rappel, il est bon de se plonger dans la multitude de définitions proposées pour comprendre les tenants et aboutissants de la lutte pour l'égalité des sexes mais aussi de pouvoir s'armer d'arguments clairs, d'exemples et de références. Et on aura d'autant plus d'aplomb en complétant cette lecture par celle du fantastique petit illustré Le féminisme, d'Anne-Charlotte Husson, doctorante en sciences du langage et animatrice du blog « Genre ! », et Thomas Mathieu, dessinateur du Projet Crocodiles, édité aux éditions du Lombard, en octobre 2016 également. Des abreuvoirs de connaissances particulièrement accessibles qui font du bien, démontrant que le féminisme n'a rien d'effrayant mais de fondamentalement essentiel. MARINE COMBE

TOUJOURS ARGUMENTER

LES MEN TEARS, ÇA SUFFIT!

a non mixité est controversée et ne plait pas à tout le monde, mettant en lumière l'idée d'exclure une ou plusieurs personnes d'un groupe. ici en raison de son appartenance au sexe ou au genre masculin. Les défenseuses de la non mixité insistent quant à elles sur la nécessité à se retrouver entre femmes, cis et trans, afin de partager des expériences mais aussi des solutions et éventuellement envisager des actions ensemble. Sans qu'un ou plusieurs hommes ne s'interposent ou prennent l'espace. Pour ou contre la non mixité, là n'est pas la guestion finalement ici. Mais on remarque qu'en général, dans les conversations concernant les inégalités entre les femmes et les hommes, ces derniers ne peuvent s'empêcher d'intervenir pour expliquer aux femmes que certes, elles sont peut-être défavorisées par rapport à eux mais il ne faudrait pas les oublier pour autant, car eux aussi, souffrent pour telle ou telle raison. Et finissent par en conclure que les féministes, bah, elles sont contre les hommes. Pourquoi ne peut-on jamais en mixité aborder la question des difficultés vécues par les femmes sans le sempiternel refrain bordé de Men tears (définition à chercher et à lire dans le livre de Clarence Edgard-Rosa, lire ci-dessus) ? Vous ne nous croyez pas ? On exagère ? Prêtez oreilles attentives et ouvrez l'œil durant les conférences organisées jusqu'au 19 mars, dans le cadre du programme du 8 mars... Vous êtes prévenues !





SOMMAIRE | MARS 2017



LA RÉDACTION I NUMÉRO 56

YEGG | 7 RUE DE L'HÔTEL DIEU 35000 RENNES

MARINE COMBE I RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION I marine.combe@yeggmag.fr

CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr

LOUISE PILLAIS | JOURNALISTE | louise.pillais@yeggmag.fr

CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE

PHOTO DE UNE I CÉLIAN RAMIS

Mars 2017 / yeggmag.fr / 08 Mars 2017 / yeggmag.fr / 08

ENCRAGES, L'ART SOLIDAIRE



L'association Encrages organise le 12 mars à l'Hôtel Pasteur, une expo-vente solidaire au profit des réfugiés. Parmi les organisatrices, à Rennes, l'illustratrice Andrée Prigent, que nous avons rencontrée pour l'occasion, témoigne de cette action citoyenne naissante.

Face à une actualité de plus en plus préoccupante concernant les réfugiés en France, plusieurs initiatives citoyennes se mettent en place pour préparer leur accueil. C'est le cas de l'association Encrages, créée en novembre 2016 à Paris, par l'actuelle Présidente Judith Gueyfier. Réunissant de nombreux illustrateur-trice-s et bénévoles. l'association organise des ventes d'illustrations solidaires, au profit de l'accueil des réfugiés, les sommes récoltées étant redistribuées aux associations locales. À Rennes, cette initiative a été reprise par l'illustratrice Andrée Prigent, désireuse de faire avancer les choses concernant l'accueil des réfugiés, qu'elle juge « catastrophique » à Paris. « J'ai été confrontée à des choses qui n'existent pas à Rennes, comme par exemple des femmes et des gamins seul-e-s qui dorment à même le sol. Ici [à Rennes], tout le monde est logé, décrit-elle. J'ai eu envie de reprendre l'idée des expo-ventes pour participer au mouvement ». Au départ seule organisatrice du projet, elle est rapidement rejointe par Laurence Coste, pro-

grammatrice culturelle, Katell Merrien, animatrice socio-linguistique auprès des réfugiés et Jessie Magana, auteure. Avec l'appui de l'association Encrages, près de 80 artistes ont répondu à l'appel en faisant don d'une ou plusieurs œuvres. qui seront vendues lors de cette journée. L'expovente sera aussi animée par plusieurs ateliers artistiques, avec la présence des associations rennaises comme la Cimade, qui informeront les visiteurs de leurs actions. De plus, l'événement est soutenu par de nombreux partenaires, comme par exemple la librairie jeunesse, La Courte Échelle, qui s'occupe de réaliser la vente. Souhaitant créer une forme d'entraide citoyenne, les quatre jeunes femmes veulent avant tout permettre un moment de partage et de rencontres, avec la présence de réfugiés accueillis à Rennes, et ainsi, créer du dialogue avec les habitants de Rennes. Des expo-ventes qui se développent de plus en plus. comme à Lyon ou Angoulême, et qui permettent d'insuffler un vent de résistance face à l'inertie de l'État français. LOUISE PILLAIS

bref

LA BOSS DES MATHS

La Commission française pour l'enseignement des maths organise la 2e édition du forum Mathématiques vivantes du 17 au 19 mars. À Rennes, deux événements intègrent la programmation du 8 mars : une sensibilisation à la problématique de l'orientation des filles dans les cursus scientifiques et un théâtre-forum autour des stéréotypes filles-garçons dans l'orientation vers les mathématiques. Le 18 mars, à la fac de sciences économiques, place Hoche.

visites de Rennes sont organisées sous le regard des femmes : le 8 mars, à l'initiative de Destination Rennes, et le 11 mars à l'initiative de Histoire du féminisme à Rennes.

bref

ELLES S'EMM'ELLES

En 2014, les équipes sportives féminines ne représentaient que 15% du temps d'antenne. Comment combattre les inégalités avec une si faible visibilité et représentation dans les sports ? Les joueuses rennaises, au cours du mois de mars, organisent « Les sports S'Emm'Elles », invitant les habitant-e-s à les découvrir : les week-ends du 4 mars pour le REC volley, du 18 mars pour l'Avenir de Rennes (basket) et du 25 mars pour le Stade Rennais Rugby.

bref



| ALERTE | Samedi 11 mars de 13 à 16 heure à République, création d'une zone « SANS RELOU ». Une 1ère sur Rennes. Soyez présents |

Stop HDR Rennes @stophdr35 / 23-02-2017



L'ACTU FÉMININE EST À SUVRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX!

@Yeggmag sur



/ Ye

Yegg Mag Rennes sur

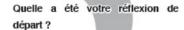


société

FANNY BUGNON

MAÎTRESSE DE CONFÉRENCES EN HISTOIRES / ETUDES SUR LE GENRE À RENNES 2

Jusqu'au 27 mars, les Archives nationales de Paris dévoilent l'exposition Présumées coupables, qui restitue la parole des femmes dans les grands procès du Moyen-Âge à la Libération. Sous la direction de Pierre Fournié, Fanny Bugnon a participé à l'ouvrage collectif, du même nom, qui accompagne l'exposition et interroge la différence de traitement entre les femmes et les hommes, face à la Justice.



Les femmes sont ultra minoritaires dans la population pénale, ca a toujours été le cas. Sauf dans un certain nombre d'incriminations : les procès pour sorcellerie, empoisonnement, infanticide, des pétroleuses de la Commune et de celles que l'on a appelé les tondues, à la Libération. Là, elles sont sur-représentées. Tellement, que l'on oublie qu'il y a eu des sorciers, des empoisonneurs, des hommes infanticides... On est parti-e-s de là : 5 archétypes pensés au féminin qui structurent la place des femmes dans la Justice mais aussi les imaginaires sociaux autour du crime au féminin. Pour essayer de comprendre qui elles étaient, pourquoi elles se retrouvaient là et à quel type de jugements elles ont été confrontées. Parce qu'elles ont toujours été jugées par des hommes. Elles sont mineures en droit mais sont pénalement responsables. Parfois le fait d'être une femme est une circonstance aggravante, d'où le titre.

L'humiliation et les châtiments corporels sont présents pour les 5 archétypes. Pourquoi ?

les sorcières en particulier sont interrogées sur la régime de la question, c'est-à-dire qu'elles sont torturées. Ce qui complique la parole. Sur le plan des châtiments corporels, on est sur quelque chose qui vise à l'humiliation et qui est lié à cette question du sexe. Quand on prend les procès en sorcellerie puis les femmes à la Libération, il y a un point commun : on les tond. Il v a une humiliation. On leur enlève leur humanité, leur féminité. Il y a une idée autour de la chevelure comme arme de séduction, c'est pour ça qu'on les tond à la Libération. C'est une marque infamante qui a une dimension sexuée et sexuelle. Comme dans l'imaginaire, la chevelure relève de la séduction, qu'on peut l'entretenir, rendre plus jolie, on leur dénie la possibilité de la coquetterie, d'être séduisante, etc. Et on nie leur humanité. Comme on rasait les prostituées au XVIIIe siècle.

Y a-t-il de nouvelles catégories depuis 1945 ?

Il y a une prise en charge en amont des femmes qui sont dans des affaires pénales, via des suivis sociaux, qui leur font parfois échapper à l'incarcération. Et certaines catégories pénales, comme la sorcellerie, n'existent plus. L'empoisonnement demeure, c'est très féminin. On a toujours des infanticides, crime de la misère. On n'a plus de pétroleuse mais dans les mouvements révolutionnaires les femmes en 1ère ligne sont montrées du doigt et la question de leurs mœurs subsiste. Si la figure de la tondue n'existe plus en tant que telle, on voit dans les conflits comment le corps des femmes est un espace de justice populaire. Je pense aux viols des femmes pendant la guerre de Yougoslavie. Les figures ont évolué mais je pense que dans le fond les regards portés sur les femmes criminelles, dans les médias, dans les arts et la culture, et même dans l'enceinte judiciaire, n'ont pas tant évolué que ça.

ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE INTERMEMS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS AGENDA CONCERTS DÉCOUVERTE PESTIVALS REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL





FOCUS SUR



L'ACTU AU QUOTIDIEN, C'EST SUR YEGGMAG.FR







Les progrès de la médecine sont fascinants et incontestables. Et le secteur de l'obstétrique, visant l'étude et la prise en charge de la grossesse et de l'accouchement, ne fait pas exception. Depuis la deuxième moitié du XXe siècle, techniques et connaissances se sont multipliées et développées. En parallèle, les années 60 et 70 ont vu les combats féministes faire avancer les droits des femmes et évoluer vers une libération des corps de la gent féminine. Mais concernant les questions qui régissent la grossesse, l'accouchement et la maternité, rien n'est jamais acquis. Alors qu'on parle aujourd'hui de surmédicalisation, qu'en est-il du choix ? et de l'écoute de son propre corps ? du respect de la physiologie ? À l'heure où certaines villes françaises se dotent de Maisons de naissances dans le cadre d'une expérimentation, un « Pôle physiologique » ouvre ses portes à Rennes, à la Clinique de la Sagesse.

l'écoute de ses C CÉLIAN RAMIS

La grossesse rendrait les femmes rayonnantes, l'accouchement serait un calvaire insurmontable sans péridurale et les kilos pris les derniers mois avant la délivrance seraient compliqués à perdre... Bon nombre d'idées reçues, d'angoisses et d'injonctions planent autour du trio grossesse-accouchement-post partum. Pour pallier aux inquiétudes, la réponse est (trop) souvent médicale. Si les 60 dernières années ont été révolutionnaires pour l'obstétrique en France, quelle place accordons-nous à la physiologie et à la liberté des femmes à choisir et à disposer de leurs corps ?

« Il semble raisonnable (...) d'encourager au maximum la liberté de position et de mouvement tout au long de l'accouchement. »

« J'augmenterai la souffrance de tes grossesses, tu enfanteras avec douleur... » Voilà un programme réjouissant ! Si les interprétations du texte sacré sont multiples, l'enfantement dans la douleur reste gravé dans les esprits. Tout comme l'idée que l'essence même de la Femme résiderait dans sa vocation à donner la vie et élever sa future progéniture, assurant ainsi la survie de l'espèce humaine. Pourtant, à l'aube des années 1950 survient sur la scène de l'obstétrique « l'accouchement sans douleur », une méthode visant à allier respiration et contractions, avant que ne soit créée l'anesthésie péridurale - controversée dans les années 80 car elle serait alors trop dosée, ne laissant pas la possibilité aux femmes de ressentir le processus. En 2010, 77% des accouchements ont été effectués sous péridurale, selon la Direction de la recherche, de l'évaluation et de la statistique. Entre temps, les féministes se sont battues pour que les femmes disposent librement de leurs corps. Et pour que les femmes ne subissent plus la doctrine de l'enfantement avec douleur. Pourtant, depuis plusieurs années, certaines futures ou jeunes mères dénoncent parfois la surmédicalisation du parcours et des violences obstétricales subies, le plus souvent, au moment de l'accouchement. Créé en 2003, le Collectif interassociatif autour de la naissance (Ciane) veille particulièrement à la parole et aux ressentis des femmes, tout en maintenant la volonté forte de dialoguer avec les professionnel-le-s de la santé – qui ne sont pas à blâmer en toutes circonstances, précise la structure - afin de faire évoluer les pratiques et diminuer la souffrance de celles qui viennent d'accoucher. Une souffrance qui relève davantage de l'ordre du psychologique que du physique, même si l'enquête réalisée en novembre 2013 sur « Episiotomie : état des lieux et vécu des femmes » révèle des douleurs corporelles non négligeables. Cette

étude apporte un éclairage important et significatif sur la gestion médicale de l'accouchement.

INFORMATIONS ET CONSENTEMENT

Le Collectif a recueilli les réponses de plus de 10 000 femmes ayant alors accouché dans les dix dernières années. L'épisiotomie, depuis le début des années 2000, fait l'objet de fortes interrogations. En 2005, le Collège national des gynécologues obstétriciens français publie ses recommandations sur la question, « dans lesquelles il prend acte qu'il n'y a pas d'indications prouvées à l'épisiotomie systématique et définit un objectif de 30% de taux national, au lieu de 47% à l'époque (2002-2003). Le Ciane était en désaccord avec ce taux objectif qui n'était étayé par aucune étude scientifique : au même moment, en Suède et en Grande-Bretagne, les taux d'épisiotomie étaient respectivement de 6% et de 13%. » L'enquête montre plusieurs points d'évolution des pratiques, comme la liberté de déplacement pendant le travail, dont la proportion de femmes concernées a augmenté aux alentours de 50% (mais serait en stagnation depuis 2007), la possibilité de choisir sa position pendant le travail, dont bénéficient 6 femmes sur 10 ainsi que la liberté de choisir sa position pendant l'expulsion. Toutefois, ce dernier point ne concerne qu'un tiers des femmes et stagne également depuis 2007. Dans l'ensemble, le choix est davantage donné aux « multipares » terme qui désigne celles qui ont déjà eu un ou plusieurs enfants - qu'aux « primipares » - désignant ici celles qui donnent la vie pour la première fois. Les chiffres de l'étude démontrent alors que le recours à l'épisiotomie sera moindre dans les cas où les femmes ont été libres de se déplacer, choisir leurs positions lors du travail et de la délivrance. Des libertés que les équipes médicales doivent parfois bafouer de par l'urgence et/ou les complications pouvant

Mars 2017 / yeggmag.fr / 14

Mars 2017 / yeggmag.fr / 14

survenir lors de l'accouchement. Néanmoins, le Ciane conclut à ce niveau : « Il y a de nombreux facteurs qui peuvent interférer avec ce lien : une maternité qui a une politique tournée vers le respect de la physiologie pourra favoriser à la fois la liberté de mouvement et la restriction des épisiotomies. Cependant, il semble raisonnable au vu des résultats contrastés que nous présentons d'encourager au maximum la liberté de position et de mouvement tout au long de l'accouchement.»

Autre élément mis en lumière dans le document, et dont les témoignages peuvent bouleverser la sensibilité: 85% des épisiotomies sont réalisées sans le consentement de la femme concernée. Un chiffre qui n'a pas évolué depuis 2005. Chez les multipares, il est demandé à au moins un quart des femmes, tandis que chez les primipares, il n'est demandé qu'une fois sur 7 ou 8. « Les femmes sont de mieux en mieux informées sur l'épisiotomie par les professionnels de santé. Seule 1/3 d'entre elles avant 2005 estimaient avoir reçu assez d'information, contre 59% en 2010-2013. Malgré ce progrès,

elles sont encore 12% à estimer avoir recu insuffisamment d'information et 29% à ne pas en avoir recu. Une très petite proportion dit avoir recu trop d'informations. », souligne le rapport qui signale également un lien intrinsèque entre l'information et la demande de consentement. les femmes les plus avisées étant généralement celles à qui on demande le plus souvent l'autorisation d'agir. Enfin, le Ciane établit un lien entre la souffrance déclarée de 75% des femmes (avant subi une épisiotomie) et l'absence de demande de consentement. « Il y a au moins deux explications à envisager : le ressenti de souffrance dépend de la manière dont la femme a été traitée, et la demande de consentement fait partie des bons traitements ; les équipes plus respectueuses du consentement seraient aussi celles qui seraient les plus attentives aux suites de l'épisiotomie. »

RECONNAITRE LES VIOLENCES

En parallèle, les mêmes questions ont été posées à des femmes « qui ont démarré (le travail) dans un espace particulier de l'établissement



La loi du 6 décembre 2013 autorise l'expérimentation des maisons de naissance et en fixe les règles. Mais il faudra attendre la fin de l'année 2015 pour que le ministère de la Santé finisse par accorder le droit de lancer les Maisons de Naissance dans l'Hexagone. Paris, Vitry-sur-Seine, Castres, Grenoble, Bourgoin-Jallieu, Selestat, Nancy, Baie-Mahault (Guadeloupe) et Saint-Paul (La Réunion) sont les neuf villes à s'en équiper pour une expérimentation d'une durée de cinq ans. Le fonctionnement ne diffère quasiment pas de celui du pôle physio-

logique de Rennes, hormis le cadre juridique de la structure, puisque ce sont des sages-femmes libérales qui encadrent les Maisons de Naissance. Le principe réside sur le respect de la physiologie, le suivi global et la relation privilégiée avec une sage-femme durant la grossesse. Une sage-femme qui sera ensuite présente pour assister la femme à l'accouchement, sans intervention médicale pour minimiser la douleur ou autre (évidemment, ce principe n'est valable que pour un accouchement sans pathologie).

« Il est important que celle qui formule un état de violence soit reconnue dans le fait que c'était difficile. »

(espace / pôle physiologique, maison / pavillon de naissance). » Résultat : « Le taux d'épisiotomie est de 31% pour les primipares (contre 47% pour la movenne des établissements), et tON?. de 13% pour les multipares au lieu de 16%. » Malgré de nombreux témoignages concordant vers le constat de réelles violences obstétricales. le Ciane nuance : les violences volontaires seraient extrêmement rares. Les cas révélés relèvent davantage d'une violence dite ordinaire. qu'il est important de porter à la connaissance du grand public, via les réseaux sociaux et la presse, pour une prise de conscience générale. Et l'affaire du « point du mari » en est la preuve (affreuse et) incontestable! Et le Collectif propose, au titre d'une évolution efficace, des formations afin de décrypter, analyser et déconstruire ces faits, auprès des professionnelle-s de la santé. Ancienne psychomotricienne, Christiane David est sage-femme à la Clinique mutualiste de La Sagesse, à Rennes, depuis 1992. Si elle n'a jamais entendu de la bouche des femmes le terme formel de « violence », elle est convaincue que des situations peuvent être ressenties comme tel. « Par exemple, dans les cas de césarienne non prévue, des femmes vont trouver ca violent, d'autres non. L'accompagnement qu'on leur donne peut modifier ce vécu. Parfois, on ne se rend pas compte mais les mots que l'on emploie sont terriblement violents pour ces femmes. Notre rôle est de transformer cette expérience en quelque chose d'humain. de partageable. Il est important que celle qui le formule soit reconnue dans le fait que c'était difficile. On va pouvoir être à ces côtés. Mais pour cela, il faut du temps et le temps fait défaut dans le milieu hospitalier. Et c'est ça, véritablement, qui forme la violence. Quand quelque chose nous fait violence, il ne faut pas se laisser faire, il faut le dire, merde! », se passionne-t-elle. Lors des dix dernières années, elle a lutté, aux côtés d'autres sages-femmes, de parents et de futurs

parents, pour la création d'une Maison de Naissance, à Rennes. C'est pour cela qu'a eu lieu en 2003 la création de l'association MAISoùnaitON?

POUR QUI, POUR QUOI?

En réaction à la surmédicalisation de la grossesse et de l'accouchement, plusieurs femmes et sages-femmes ont souhaité, dans les années 70, reprendre le contrôle sur cet aspect-là de leurs vies (et bien d'autres, par ailleurs) et se les réapproprier. La maison de naissance se base sur l'écoute et le respect de la physiologie, proposant un espace autonome et indépendant intégralement dirigé par des sages-femmes. Les femmes sont alors suivies par une ou plusieurs professionnel-le-s de la structure du début de leur grossesse au post-partum, en passant par l'accouchement naturel. « Les femmes qui sont intéressées par ce système-là sentent que la médicalisation aliène leurs corps. Il ne s'agit pas d'opposer « l'accouchement sans douleur » et « l'accouchement avec douleur », pas du tout, ce n'est pas la question. Elles ne revendiquent pas de souffrir mais de vivre ce qu'elles ont à vivre. Elles veulent avoir le choix, ne pas s'en remettre à une surmédicalisation quand il n'y en a pas besoin. Parce qu'évidemment, on ne crache pas dans le bénitier, il a parfois besoin de passer par là en cas de pathologie. », explique Christiane David. Rencontrer les professionnel-le-s (présent-e-s le jour de l'accouchement), tisser des liens, construire une relation de confiance et aboutir à un accouchement simple, tel est le souhait formulé par les futurs parents.

OUI, MAIS...

Depuis 1975, les Maisons de Naissance se sont développées aux États-Unis. Ainsi, le Collège américain des gynéco-obstétriciens se penche régulièrement sur la question de la physiologie et en février 2017 publie, dans le magazine

Mars 2017 / yeggmag.fr / 16

Mars 2017 / yeggmag.fr / 17

Obstetrics and Gynecology, son Plaidoyer pour un accouchement physiologique : « L'équipe obstétricale peut aider les patientes à accoucher de manière physiologique en ne faisant appel qu'à un nombre limité d'interventions, ce qui a toutes les chances d'augmenter la satisfaction des parturientes. De nombreuses pratiques passées dans la surveillance de routine ne présentent qu'un bénéfice limité ou incertain pour les femmes en travail spontané et sans risque particulier, et les décisions devraient être le plus souvent partagées entre la patiente et les professionnels. » L'article liste alors certaines interventions inutiles, comme l'admission trop précoce en salle d'accouchement, l'utilisation du monitorage en continu ou encore la perfusion intraveineuse en continu et recommande à « l'équipe obstétricale qui entoure les parturientes en travail spontané à terme sans risque particulier (de) s'interroger sur la pertinence de ses interventions et les choisir avec discernement en tenant compte du bien fondé de celles-ci ainsi que de l'avis de la patiente, et s'habituer à une approche moins interventionnelle de l'accouchement. » Dans les années 80, plusieurs pays en Europe, à l'instar de la Suisse, l'Allemagne, la Belgique ou encore la Grande-Bretagne, vont s'équiper également de Maisons de Naissnce, allant même jusqu'à créer un réseau européen. Au Québec aussi, il en existe et une dizaine de nouvelles structures est en cours d'installation selon un plan de périnatalité 2008 - 2018

Pour la France, c'est une autre paire de manches. Les modes « alternatifs » d'accouchement, comme les Maisons de Naissance ou l'accouchement à domicile, étant régulièrement décriés ou discrédités, à coups d'arguments sécuritaires et sanitaires. Des arguments rapidement démontés par les sages-femmes et les structures déjà existantes montrant que les suivis

de grossesse et les accouchements concernés ne se font pas sans un maximum d'indicateurs positifs et de solutions en cas de complications. Pourtant, les mentalités évoluent doucement et ce n'est que très récemment qu'une loi a autorisé l'expérimentation de 9 Maisons de naissance en France (lire encadré p.16), dont la structure rennaise ne fait pas partie. « Les Maisons de Naissance doivent avoir un statut particulier. Et clairement, elles doivent être encadrées par des sages-femmes libérales. Sauf que les consultations de suivi de grossesse et d'accouchement ne suffisent pas à les faire vivre, ce qui les oblige à faire des dépassements d'honoraires, regrette Christiane David, loin de jeter la pierre à ses collègues en libéral. Nous, dès le départ, on a souhaité se mettre à l'écart de ce fonctionnement car nous tenons à ce que ce projet soit accessible à tou-te-s. Et avec des dépassements d'honoraires, ce n'est pas possible. Les familles nous ont soutenues pour que l'on puisse rester sur la ligne intra hospitalière. »

Depuis 2004, l'association MAISounaitON ? organise, en collaboration parfois avec Liber'Naitre, des conférences, des ateliers et des réunions d'informations. Sur les Maisons de Naissance mais aussi sur toutes les questions concernant l'accompagnement global, la liberté de choisir, la liberté de mettre son enfant au monde là où on le souhaite et comme on le souhaite, sur la langue des signes pour les bébés ou encore sur la question très importante de la gestion de la douleur, sujet tabou et angoissant pour un certain nombre de femmes. Il a fallu batailler pour défendre le projet, rencontrer les élu-es - « Nous avons rencontré des élues qui étaient des femmes issues de 68 et qui ne comprenaient pas cette histoire d'accouchement sans péridurale car elles s'étaient battues pour la libération du corps des femmes et contre le « tu accoucheras dans la douleur », se souvient

« La maternité est le phare de l'hôpital. C'est une vitrine. Et à un moment où la natalité diminue, c'est ceux qui seront novateurs qui verront une incidence sur l'évolution de leur structure. »

la sage-femme qui livre cette anecdote avec un grand sourire aux lèvres. On a discuté et échangé. Même si on ne partage pas la même vision, on a pu partagé nos points de vue. » - et convaincre l'institution de s'engager. Le combat a été long et éprouvant : « On a cru que ça allait s'arrêter. On a failli jeter l'éponge. » Mais l'association n'a rien lâché et la direction de la Clinique mutualiste de La Sagesse a suivi leur engouement et engagement. Depuis décembre 2016, les femmes peuvent s'inscrire pour un accompagnement global auprès du Pôle physiologique de La Sagesse. « Comme on ne fait pas parti de l'expérimentation et que nous avons quelques différences avec les Maisons de Naissance, nous ne pouvons pas prendre la dénomination Maison de Naissance. », précise Hélène Billot, sage-femme exerçant dans cet établissement depuis 2006, impliquée dans l'association et désormais investie parmi les 8 professionnelles gérant le Pôle physiologique.

TOURNANT DE L'OBSTÉTRIQUE

Intégrer cet espace à un établissement hospitalier est novateur et purge l'espoir que son principe tisse sa toile. Pour Christiane, les arguments, pour se parer d'un pôle tel que celui qui se lance à La Sagesse, ne manquent pas. Bien au contraire. « La maternité est le phare d'un hôpital. Souvent, c'est là où on accouche que l'on reviendra pour soi ou ses enfants. C'est une vitrine. Et à un moment où la natalité diminue, c'est ceux aui seront novateurs aui verront une incidence sur l'évolution de leur structure. », analyse-t-elle, à juste titre. Mais surtout, ce qui elle lui tient particulièrement à cœur est d'interroger l'obstétrique en France. Où en est-on et comment évoluer ? Comment concilier la pratique, toujours plus pointue, des professionnel-le-s de la santé, au respect des envies et besoins des patient-e-s ? Multiplier les interlocuteurs/trices augmente souvent les risques de perte des informations et donc d'erreur. « On n'est pas rationnel dans le système de soin, dans l'organisation du parcours. Et les pros sont épuisé-e-s. Il faut maintenant penser à répartir l'organisation des soins, rationnaliser les coûts et répartir les moyens. », poursuit-elle.

L'intérêt d'intégrer une structure telle que le





pôle physiologique à un établissement est que son fonctionnement d'accompagnement – démultiplier les intervenant-e-s si la grossesse ne présente aucune pathologie particulière, accompagnement global, etc. – se diffuse audelà du service, allant jusqu'à infuser dans les autres branches de la clinique et plus largement dans les autres secteurs du milieu hospitalier et médical : « Le pôle physiologique travaille avec un réseau de professionnel-le-s et est en lien avec la maternité évidemment. Cela permet de

modifier les représentations car les autres voient que le suivi est rigoureux et carré. Les femmes qui s'y rendent sont extrêmement suivies. C'est d'ailleurs aberrant de voir à quel point les exigences sont bien plus grandes. » Elle salue alors le courage de la direction, qui a engagé des travaux au rez-de-chaussée de la Clinique (jusqu'en avril, le pôle physiologique est installé temporairement au 2e étage, espace Bréhat, pour les consultations) pour y installer deux salles de consultation, deux chambres de nais-

sance et une grande pièce de vie comprenant cuisine, salle à manger et salon convivial. Ainsi, 150 m2 seront destinés à ce nouveau pôle. « Et vous voyez, ça fonctionne. En s'intéressant à ce projet, le directeur, le directeur financier, les gars du bâtiment se le sont appropriés. Ils ont changé de regard sur le sujet. C'était super chouette de voir les gars du BTP nous dire « si vous voulez quelque chose dans tel ou tel esprit, alors il vaut mieux aménager ça ici, mettre cette couleur là, etc. », vraiment chouette! »,

raconte Christiane David.

ENTOURÉ-E-S ET ÉCOUTÉ-E-S

L'esprit de la Maison de Naissance est donc présent dès la création de l'espace concerné, mêlant échange, partage et respect de l'Autre. Mais pas n'importe comment. Comme le précise la sage-femme, le suivi est rigoureux et encadré. « Pour pouvoir en bénéficier, il faut être en santé comme ils disent au Québec. Quand un couple est intéressé, il s'inscrit auprès du pôle physiologique. Le premier rendez-vous. le plus tôt possible dans la grossesse, est une consultation « d'éligibilité » au cours de laquelle on reprend tous les antécédents médicaux. », justifie Hélène Billot. Ainsi sont admises uniquement les femmes présentant une grossesse à faible risque, puisque le risque 0 n'existe pas. Le dossier de présentation explique : « Certaines conditions médicales rendront ou non un tel accompagnement possible. Si au cours de ce processus, votre condition ou celle de votre bébé requiert des soins, l'avis d'un médecin sera alors sollicité. Et si besoin, une orientation vers le service général de la maternité pour avis et/ou transfert sera organisée. Pour votre bien-être, nos deux équipes se connaissent et travaillent ensemble. Ainsi, une réorientation pourra être envisagée tout au long de votre suivi. Soit : pour des raisons médicales concernant la mère ou le bébé. Suite à un souhait de votre part. » Fin février, l'équipe a déjà rencontré plus de 70 couples à la consultation d'éligibilité. Au moins une soixantaine est inscrite au Pôle physiologique pour des termes allant de mi mai à mi septembre. L'objectif étant d'accueillir dans les années à venir 300 mamans.

Si toutes les conditions sont réunies, la femme - ou le couple - sera suivie par une sage-femme référente en consultation une fois par mois jusqu'au 7e mois, puis tous les quinze jours dès le 8e mois et toutes les semaines le 9e mois si les femmes le souhaitent. Et à partir du 6e mois, une deuxième sage-femme les recevra en consultation, en alternance avec la professionnelle référente. Et lorsque la future mère commencera les préparations à la naissance, elle rencontrera deux sages-femmes également. « Une des quatre professionnelles sera

Mars 2017 / yeggmag.fr / 20

présente à l'accouchement, », garantit Hélène Billot. « Ca me tranquilise de savoir que le jour J une personne professionnelle que je connais. qui connaît mes craintes et mes souhaits, sera là. », avoue Marion, 29 ans, en attendant l'heure de son rendez-vous. Elle entamera bientôt son 6e mois et intégrera prochainement les préparations à la naissance. « Dans ma famille, il v a eu pas mal de problèmes à l'accouchement. Ca m'a apaisée de venir ici par rapport aux perspectives de ma grossesse. », poursuit-elle. Pour cette post doctorante en anthropologie maritime, rattachée au Museum de Paris, l'accompagnement global correspond à ce qu'elle recherchait, elle qui confesse quelques angoisses en pensant à la péridurale et souhaite s'orienter plutôt vers la gestion de la douleur. « Je ne me sens pas malade mais enceinte! », dit-elle en rigolant. Mais sa phrase est pleine de sens. Au cours des face-à-face - ainsi que des appels si besoin de conseils ou en cas de doute, de questionnement - tous les sujets pourront être abordés. Maëlys, 24 ans, et Mathieu, 26 ans, apprécient cette globalité. « On est très contents. Il n'est pas question que de l'utérus mais aussi du couple, de la mère, du père, de nos émotions, de notre environnement, etc. », explique l'étudiante en ostéopathie animale. Son compagnon, agent de circulation à la SNCF, se sent écouté et rassuré : « On voulait limiter le médical. Surtout pour un accouchement, ça se pratiquait avant que la médecine existe! lci, on connaît les sages-femmes, on dialogue, on échange sur l'émotionnel. Ce ne sont pas que des blouses blanches, c'est bien plus que ça! » Tous les deux affichent un sourire contagieux. Ils devraient en mai devenir les parents d'un des premiers bébés à naitre au pôle physiologique.

UN CADRE CONFIDENTIEL ET INTIME

Toutes les questions peuvent être posées. Toutes les angoisses peuvent être livrées. Toutes les émotions dévoilées. Tous les désirs explicités. Les sages-femmes seront présentes pour accompagner, quider, conseiller si besoin. « Une femme qui se sent écoutée tout au long de sa grossesse va généralement mieux accoucher. Si elle est en confiance, elle va fabriquer ce qui lui faut en ocytocine et endorphine pour réagir à la douleur par exemple, mais pas seulement. Si elle est en stress, ne connaît pas les gens qui l'entourent, se sent frustrée de ne pas avoir exprimé ce qu'elle voulait, elle va fabriquer l'hormone du stress et peut avoir un blocage pendant le travail. Ici, l'objectif est d'arriver zen dans le travail et de faire au mieux si des péripéties surviennent, », commente Hélène Billot, Les professionnelles sont là, oui, mais pour quider et soutenir. Faire de la prévention tout au long de la grossesse pour rester en santé avec une alimentation saine et de l'activité physique. Et surtout pour rendre les couples autonomes et



confiantes en leurs capacités. Elle insiste sur ce point : « Ce n'est pas nous qui accouchons, c'est la femme et elle sait faire, » La relation de confiance qui s'est créée au fil des consultations permet à la sage-femme de détecter rapidement si un indicateur passe au orange. De dépister et anticiper une éventuelle complication. Elle demandera alors un examen complémentaire ou l'avis d'un-e autre professionnel-le. Elle pourra donner aux futures mamans des outils pour la préparation à la naissance, comme des postures, des massages, des notions sur la respiration, la relaxation, etc. Mais c'est la maman qui choisira sur le moment pour le travail et pour l'accouchement, « Le moment venu, on intervient le moins possible. On fait le moins de bruit possible. La maman peut se mettre dans l'eau chaude, il v a une baignoire dans la chambre de naissance, se servir d'un système de suspension, marcher, peu importe, elle fait ce qu'elle veut. La maman se laisse guider par son corps. Nous sommes là pour la rassurer sur ses compétences, pour leur donner confiance dans leurs compétences de parents. La maman se met dans la position qui lui fait du bien. Il n'y a pas de technique qui fait qu'une femme accouchera mieux qu'une autre ou des exercices qui remplaceront le pouvoir de l'échange. », souligne la sage-femme. Les personnes présentes peuvent toutefois moduler, selon leurs attitudes, la douleur de la maman au travail et à l'accouchement. D'où l'intérêt de privilégier au maximum le calme et les lumières tamisées. Un cadre serein. Et notamment un cadre qui laissera travailler le « cerveau primitif ». « Par contre, il est important de signaler que si une femme se dit au moment de l'accouchement qu'elle souhaite avoir une péridurale, ce qui peut arriver, elle sera transférée à la maternité et ne pourra plus bénéficier du suivi global après. », ajoute Hélène.

acteurs de l'accueil de leur bébé et les femmes

GÉRER L'APRÈS

Les femmes, ainsi que leurs compagnes ou compagnons, pourront rester dans la chambre de naissance entre 6 et 12h après l'accouchement. Puis seront invité-e-s à rentrer au domicile, ou si le souhait est formulé pourront rejoindre la maternité de la Sagesse. « La sage-

femme se rend au domicile le lendemain de la naissance pour examiner le bébé et la maman, donner des conseils sur l'alimentation, le bain, l'allaitement si besoin, etc. On viendra le 1er, le 2e, le 3e et 5e jour à domicile (il est nécessaire que le domicile se situe dans un périmètre de 35 kms ou si ce n'est pas le cas de se faire loger chez des proches habitant dans cette zone), on sera joignables 24h/24 sur la ligne d'astreinte et on reverra les parents à 3 et 6 semaines, pour savoir comment ils vont. », précise Hélène Billot. Là encore, la relation de proximité et de confiance jouera un rôle primordial. Christiane David rappelle à ce sujet qu'en France le sujvi post accouchement est loin d'être efficace. Les dépressions sont importantes et la pression que l'on met sur une mère n'est pas à négliger. Un cocktail qui peut s'avérer dangereux sur la santé physique et psychologique de la nouvelle maman, à qui on conseille dans les premiers jours d'être entourée de sa compagne, de son compagnon ou d'une tierce personne, « pour qu'elle puisse penser uniquement à elle et son bébé et pas à toute l'intendance autour. » Le suivi permettra donc là encore d'aborder tous les sujets, de la fatique à la baisse de moral, en passant par la sexualité par exemple. Selon les ressentis et les vécus, elles pourront être orientées vers des spécialistes ou poursuivre leur chemin vers la parentalité.

Elles pourront également revenir au pôle physiologique qui devrait accueillir une permanence hebdomadaire de l'association MAISoùnaitON? afin de faire du lien et partager les expériences entre les parents et futurs parents. « On aimerait aussi qu'il y ait des ateliers, de portage par exemple, de créer une bibliothèque. L'important étant qu'il y ait un lieu de vie, de partage, d'échange. Les gens sont demandeurs car après la grossesse et l'accouchement, il peut y avoir un vide. Il faut éviter que les femmes soient isolées dans un coin avec leur bébé. », conclut la sage-femme.

L'association continue, pour informer la population, répondre aux questions et toujours aller plus loin sur les connaissances autour de ce sujet, de proposer des réunions chaque deuxième lundi du mois.



POUR UNE SOCIÉTÉ MIEUX REPRÉSENTÉE

Elle a financé son premier roman par une campagne de crowdfounding et a ainsi pu auto-éditer en décembre dernier, *Mon amie Gabrielle*, une histoire d'amitié entre un homme et une femme trans. Le 18 février, Cordélia était de passage dans la capitale bretonne, sur invitation du Centre gay lesbien bi et trans de Rennes.

Une nouvelle génération d'artistes, mieux // renseignée, mieux documentée, parfois même concernée par ces thématiques, produit en ce moment-même une nouvelle génération d'œuvres culturelles. On constate que des séries télévisées, romans, bandes dessinées sur Internet, s'emparent de ces sujets de manière plus pertinente qu'autrefois... Et dans dix ans, vingt ans, une nouvelle génération encore, qui aura évolué dans ce terreau bien plus fertile que le précédent, pourra poursuivre l'œuvre de ses prédécesseurs. Je perçois ce livre présent comme s'inscrivant dans ce même mouvement. (...) C'est donc avec émotion que je vous invite à tourner une page supplémentaire, et à vivre l'histoire de Salah et Gabrielle. », conclut Selene Tonon, viceprésidente du CGLBT de Rennes, dans la préface

de Mon amie Gabrielle, le premier roman, autoédité, de Cordélia, 23 ans.

Elle écrit des histoires depuis l'enfance. Puisées dans son imagination ou brodées à partir d'univers déjà existants. Les personnages féminins y sont forts et les personnages LGBT apparaissent déjà en filigrane de certaines intrigues, « même si ce n'était pas vraiment formalisé. » En licence d'histoire de l'art et en master web, elle développe son blog, Mademoiselle Cordélia, où elle partage ses expériences en tant que lectrice, geek, fangirl et militante pour la cause féministe et LGBT+, selon la description figurant sur son site. Et lance également, sur YouTube, une chaine booktube « Cordélia Aime » et une chaine éducative sur les genres et les sexualités « Princ(ess)e ». En licence, elle se lance dans la rédaction de Mon

amie Gabrielle. Partant au départ en direction d'une nouvelle sur deux amis au lycée, en internat. « Finalement, j'ai écrit aussi ce qui se passe avant et ce qui se passe après. », explique-t-elle.

CASSER LA NORME HÉTÉRO ET CIS

Si la vie les sépare après le lycée, Gabrielle et Salah se retrouvent plusieurs années après. À la terrasse d'un café, il attend. Et quand une sublime jeune femme se présente à lui, il est estomaqué. Et maladroit. Elle lui explique ce qu'elle a traversé en tant que femme trans, lui parle de son vécu et va l'amener petit à petit à entrevoir les choses différemment. Jusqu'à ce que leur amitié renaisse sous une forme nouvelle. « Je voulais au'on voit Gabrielle grandir à travers trois périodes de sa vie, souligne-t-elle, désireuse d'évoguer la transidentité dans son roman. Mon meilleur ami est une personne trans qui s'en est rendu compte tard, vers 30 ans. car quand il était ado, il n'avait pas conscience que cela pouvait exister. » Une anecdote qui interpelle quant à l'information délivrée autour de ce sujet. Comme le dit Selene Tonon, certain-e-s artistes s'en emparent désormais. Mais quel modèle prédomine dans les arts ? Encore et toujours, celui de la personne blanche, hétéro, jeune et cisgenre. De sexe masculin en général. Depuis qu'elle s'est lancée dans l'écriture, Cordélia a initié le projet La Rainbowthèque, un tumblr tenant le registre des héros et héroïnes LGBT+. « Le sujet arrive enfin en littérature jeunesse, et autre ! Au-delà des recherches, j'ai récolté des témoignages de membres d'assos LGBT qui ont nourri mon écriture et mon imagination, en plus de mes expériences personnelles. Sur la fin, j'ai fait lire le roman à des femmes trans pour vérifier qu'il n'y avait pas de maladresses. Et globalement, c'était bon. Pour le reste, je ne me faisais pas trop de soucis, je connais assez bien le sujet, je suis bisexuelle et j'ai dans mon entourage pas mal de personnes queer. », raconte-t-elle.

UNE LITTÉRATURE PLUS REPRÉSENTATIVE DE LA SOCIÉTÉ

De là est né un panel de personnages de fiction pris en tenaille par la complexité de l'âme humaine, le jugement et la pression de la société, soi-disant moderne. Cordélia dépeint alors le portrait du quotidien qui croise les destins et entremêle les sexualités et les genres. Sans omettre son lot de violences et de discriminations. Mais aussi de relations passagères, mensongères, porteuses d'amour sincère, capables de nous élever, de nous confronter à des réalités reniées. Ces personnages, de ce que l'on en connait, sont gav. bi, trans, hétéro. Ils/Elles vivent et affrontent des expériences différentes et diverses, se comprennent parfois, se jugent de temps en temps, se trompent, rectifient leurs erreurs et vont de l'avant. « Les retours ont été plutôt bons. Car je pense que tout le monde est concerné par le suiet. Par contre, i'ai eu quelques remarques sur la bisexualité d'un personnage. révélée tardivement. On m'a dit que c'était peutêtre un peu trop. Mais dans la vie, c'est comme ca. On s'en rend compte selon le contexte dans lequel on vit. Mais ca arrive que sur 4 enfants, les 4 soient gays. Que des jumeaux soient trans tous les deux. Mais ca on l'oublie car il y a une question de quotas. Quand dans une histoire, il y a une fille, on se dit que ca suffit. Un homme noir, on se dit que ca suffit... », analyse Cordélia. Qui en profite pour rappeler la réalité de certaines personnes trans à la rue, sans ressources ou encore agressées : « On se trouve dans un contexte où certes il y a besoin d'éducation et de pédagogie et on sait que cela prend du temps. Mais il y a la question de la gestion des situations urgentes qui ne peut pas attendre le changement des mentalités. Le taux de suicide chez les jeunes trans est dramatique ! »

DE NOUVELLES IDÉES

Maintenant qu'elle a couché cette histoire sur papier, elle bouillonne d'idées pour la suite. Son prochain roman, elle le qualifie de romance queer sur fond de lutte sociale. Il devrait présenter 4 personnages aux identités différentes, « bi dans le placard, jeune gay, mec trans, femme bi... », qui ont vécu avec l'actualité de 2015/2016, les attentats du 13 novembre, la loi Travail, etc. « J'aime beaucoup traiter des problèmes de société. Et je pense que c'est intéressant de parler des problèmes sociaux, au-delà de l'acceptation de soi. Ne pas être uniquement dans le négatif, ne pas réduire les personnages à leurs sexualités ou à leurs genres. Dans les pistes à explorer, je suis intéressée pour écrire des histoires de chevaliers homos, faire de la fantasy avec des persos queer... Ce serait chouette. », conclut l'auteure. I MARINE COMRE

Mars 2017 / yeggmag.fr / 24 Mars 2017 / yeggmag.fr / 25

bref

OLYMPE!

La Révolution a fait naitre la Déclaration des droits de l'Homme. Mais a oublié d'v associer les femmes. À cette époque pourtant, Olympes de Gouge combattait les idées reçues et proposait une Déclaration des droits des Femmes. Sophie Mousset imagine une discussion entre cette militante pour le droit à l'égalité et Robespierre, dans la pièce Appelle-moi Olympe. À découvrir le 8 mars au théâtre de l'Aire Libre, à St-Jacques-de-la-Lande.





yegg aime l'opéra

FIDELIO, DE BEETHOVEN

Opéra, Rennes / Du 15 au 21 mars

bref

ELLE VEILLE. SIMONE

Une ouvrière une bourgeoise et une femme de la classe moyenne voyagent avec humour à travers les époques. des années 1950 à nos jours, emboitant le pas à la condition féminine et son évolution. Ces bonds dans le temps sont jalonnés par les interventions d'une Simone qui veille, rappelant les dates importantes des combats et des avancées pour les droits des femmes. Et pendant ce temps Simone Veille est joué le 11 mars au Centre culturel de Liffré.

> ooooooooooo bref



L'ÉQUIPE DE YEGG VOUS CONSEILLE: « ENGAGEZ-VOUS!»

À LA CONQUÊTE DE NOS LIBERTÉS

Et si bientôt la société interdisait l'espace urbain aux femmes une fois la nuit tombée ? La réalisatrice rennaise, Pauline Goasmat, nous plonge dans un futur proche avec son court-métrage Conquérantes – tourné dans le quartier du Blosne - en lice du Nikon Film Festival.



andis que certains pays régressent en matière de droits des femmes, la réalisatrice de fictions courtes et de clips et photographe, Pauline Goasmat, imagine en noir et blanc une société en devenir aux restrictions fortes. Plutôt que d'éduquer les hommes au respect et sous prétexte de préserver les filles des potentiels dangers de la rue et de la nuit, on préférera les garder dans l'espace privé. Lila, 16 ans, observe une bande de filles défiant les zoneurs du quartier, et trouve la force de braver l'interdit. « Elles défient les hommes mais ne vont pas au combat. Je ne veux surtout pas tomber dans l'image inverse. Contrairement à l'éducation que les filles reçoivent - alors que les hommes investissent les skate park, les terrains de sport, etc. -, elles, elles se déplacent et prennent leur place ! », explique Pauline Goasmat. Le déclic lui vient en lisant un article, au cours de l'été 2016, sur les Ovarian Psycos, une brigade féministe sillonnant à vélo les rues de l'Eastside Los Angeles pour lutter contre les violences faites aux femmes. Une phrase de Simone de Beauvoir résonne dans son esprit :

« N'oubliez pas qu'il suffira d'une crise politique, économique ou religieuse pour que les droits des femmes soient remis en question. Ces droits ne sont jamais acquis. Vous devrez rester vigilantes votre vie durant. » Sans cesse, l'actualité confirme la véracité de ses propos. Pour Pauline, le risque est de « glisser en douceur sans réagir ». C'est ce qu'elle met en scène dans son court-métrage, dans leguel la prochaine génération se réveille, tandis que la notre a laissé les discours insidieux agir sur les mentalités. « Lila reproche à sa mère de ne pas s'être battue pour sa liberté. Aujourd'hui on met trop en avant le discours de la Manif pour tous et des anti-IVG. Dans la rue, en tant que femme, on met en place des stratégies quand on sort le soir. On est éduquées à la peur de l'homme le soir tandis qu'on les dédouane. C'est la culture du viol. », scande-t-elle, se désolant que le terme « féministe » soit devenu un gros mot. Conquérantes est puissant et revigorant. On voudrait en voir davantage. Pauline Goasmat aussi. Voilà pourquoi elle explore actuellement la possibilité de l'adapter en long-métrage.

Cd

CHEZ NOUS LUCAS BELVAUX FÉVRIER 2017

Pauline, une jeune infirmière qui vit dans le Nord Pas-de-Calais, s'occupe seule de ses deux enfants et de son père malade ancien métallurgiste. Dévouée et généreuse elle est très appréciée par les patients qu'elle soigne. Héroïne du quotidien. Pauline est une femme courageuse au sein d'une population durement touchée par l'isolement, la précarité et le chômage. Habitante d'une petite commune située entre Lens et Lille, elle est repérée par les cadres du parti populiste appelé le Bloc. À l'approche de l'élection locale, ces demiers la poussent à se présenter en tête de liste du parti aux élections municipales. D'abord, abasourdie et réticente, la jeune infirmière se laissera par la suite charmer et convaincre d'entrer en politique. Dès lors le parcours va s'annoncer mouvementé et plein de surprises. Séduite par le discours. le parti nationaliste et d'extrême droite finira par créer le malaise auprès de la novice en politique. Lucas Belvaux filme une fois encore, après

Pas son Genre, le nord de la France. Le réalisateur filme l'instrumentalisation d'une ieune femme à des fins politiques. Investi, le récit du film est bien là. pour véhiculer un discours, illustrer un type d'électeurs et dénoncer un radicalisme. Si le parti ressemble trait pour trait au Front National, Lucas Belvaux persiste et signe un réquisitoire très critique à l'égard de celui-ci. À travers le regard aigue du cinéaste qui scrute son personnage, c'est bien la pensée et l'argumentaire du parti d'extrême droite qui sont visés. I CÉLIAN RAMIS

ÉCUMES





Munie de sa pioche, Maud Octallinn nous propose une épopée vers l'inconnue. Et l'inclassable. Sa voix est léaère et aique. Elle a un air rétro. Et sur ses musiques, on dodeline. Et on aurait même tendance à afficher une attitude totalement désinvolte. Mais c'est sans compter sur le second degré de la chanteuse, son humour grincant, sa noirceur et sa poésie. À chaque chanson, elle nous emmène là où on ne l'attend pas. Ca dépote, ca choque, ca dérange, ca met les tripes en vrac. À l'instar de « Prends-moi », par exemple. Son premier album, sous des airs parfois enfantins, est pourtant très mature, très sensuel et chamel, et particulièrement bien écrit. On aime prêter attention à ses textes entre rêves, désirs, sexes, souvenirs amers et récits âpres que l'on voudrait

recracher. Elle ioue avec les mots finement, subtilement, allégoriquement, dans « Les truites ressuscitées » par exemple (Je suis la truite / tu es la truite / nous sommes détruites...) et nous remue les entrailles à coups de bulldozer. I MARINE COMBE

EN TERRAIN TENDRE

MAUD OCTALLINN **FÉVRIER 2017**





LA FILLE DU TRAIN TATE TAYLOR MARS 2017

Dvd

Rachel prend chaque jour le même train et passe chaque jour devant la même maison où vit un couple. Dévastée par son divorce, Rachel est alcoolique et voit en ce couple qu'elle observe un fantasme de vie parfaite jusqu'au jour où elle est le témoin d'un événement extrêmement choquant et se retrouve malgré elle mêlée à un angoissant mystère. Adaptation du roman éponyme et best-seller de Paula Hawkins, La fille du train est un très bon thriller énigmatique dans la veine de Gone Girl. Sans pour autant être aussi convaincant, le récit, une fois lancé, développe une intrigue captivante de bout en bout avec son lot de séquences marquantes. Disparition d'une femme, fissures conjugales du couple bourgeois de banlieue et mise à feu méthodique des mensonges et faux-semblants. L'œuvre est bourrée de potentiel mais le thriller

psychologique se prend un peu les pieds dans le tapis. N'entravant en rien l'interprétation époustouflante d'Émily Blunt, qui rongée par la culpabilité est estropiée par une vie malheureuse et une vison fragmentaire du drame qui s'abat sur elle. Malgré quelques longueurs et une fin en queue de poisson quoique fidèle au livre, le film n'en demeure pas moins un drame haletant qui met en relief les caractéristiques profondes et douloureuses d'une héroïne ténébreuse. I cèux rams



Livre

INGRID CHABBERT ET CAROLE MAUREL FÉVRIER 2017

Ca y est, elles vont enfin avoir l'enfant désiré depuis si longtemps. Malheureusement, ce bonheur sera de courte durée. Elles ne connaîtront jamais cet enfant. Va alors s'en suivre une longue période de reconstruction, de doutes et de douleurs, qui vont remplir de nombreux camets. Inspirée par son histoire personnelle, Ingrid Chabbert livre ici un roman graphique aussi poétique que haletant, tant la situation nous saisit. Au fil des pages, les émotions se multiplient et se décuplent, le choix du noir et blanc ponctué de quelques couleurs mettant en relief les ressentis et les étapes du deuil. La bande dessinée nous interroge de par tous les détails implicites : quel parcours les



couples lesbiens doivent-ils affronter pour accéder à la parentalité ? Quand mettra-t-on réellement le sujet de la procréation médicalement assistée pour les homosexuelles sur le tapis en France ? Si Écumes navigue dans les eaux troubles d'une problématique doublement taboue - homoparentalité / perte d'un enfant - l'auteure et la dessinatrice nous bercent dans les vaques apaisantes de la résilience et de l'humanité. I M. c.



Mars 2017 / yeggmag.fr / 29





YEGG & THE CITY

Episode 40 : Quand j'ai assisté à une manif contre les animaux au cirque

Is sont peu nombreux ce mercredi les autres. Tout le monde cherche à avoir depuis peu. Pour la ville, les manifestations de même agacée par la situation. Le débat sont monnaie courante et la faible présence semble clos avant même d'avoir commende policiers ne promet donc pas trop de cé. « La pauvre petite, elle ne va plus rien heurts, laissant les passants indifférents à comprendre », finit par dire le responsable la scène. Une des filles du groupe prend du cirque en me désignant, cherchant sans de la hauteur sur un plot et lève sa pancarte doute à me prendre à parti. Face à ce ton en scandant haut et fort, « cirques avec condescendant, je reste diplomate en les animaux, la souffrance en spectacle ! ». laissant débattre en vain. Une des manifes-Un homme s'approche de moi, il se pré- tantes m'avait cité fièrement Gandhi : « On sente comme le responsable du cirque et peut juger de la grandeur d'une nation par tente de me convaincre, photos à l'appui, la façon dont les animaux y sont traités ». que l'exploitation animale n'existe pas dans Près du cirque, un homme mendie et parle son cirque. Mais des manifestants veillent avec son chien. Je me demande alors qui au grain et interviennent durant la conver- sont les vrais animaux en France, avec le sation. Le ton monte et la discussion vire sentiment amer que manifester aujourd'hui, au débat, les points de vues fusent de tous signifie perdre le sens des priorités. les côtés, tous plus extrêmes les uns que

15_février devant le 4 Bis, à protes- raison et plus personne ne s'écoute. J'obter contre la présence d'animaux au serve, silencieuse, en prenant des notes, cirque Bouglione, installé à Rennes ne cherchant pas à m'interposer, mais tout

I LOUISE PILLAIS

HANINF CÉLINE JAUFFRET ANA SOHIER ANNE CANAT SYLVE BLOTTERE ÉVELYNE FORCIOLI YUNA LÉON BRIGITTE ROCHER FANNY BOUVET MARIE-LAURE COLAS GABILE AUBRÉE KARINE SABATIER ARMELLE GOURVENNEC ESTELLE CHAIGNE ALZE DOMINIQUE IRVOAS-DANTES CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALLE APPÈRE FRÉDÉRIQUE MINGANT AURENCE IMBERNON ISABELLE PINEAUMARINE BACHELOT CHLOÉ DUPRÉ "DOROTHÉE PETROFF GÉRALIDINE WERNER CATHERINE LEGRAND



LES FEMMES QUI COMPTENT, CHAQUE MOIS DANS YEGG





LE FÉMININ RENNAIS NOUVELLE GÉNÉRATION